

Roger Dadoun

**SINGULIÈRES PSYCHANALYSES  
DE ROMAIN ROLLAND  
L'OCÉANIQUE, L'ABYSSAL, LE MATRICIEL**

Conférence prononcée à Paris  
en Sorbonne le 19 janvier 2006

---

**Association Romain Rolland**  
Étude rollandienne n° 14

---

## Prolégomènes

**E**n cette salle Louis Liard, sorbonnard bibelot, qui fut et est pour beaucoup une salle à thèse et à colloque, on ne saurait faire moins, en préalable, que thétiquement indiquer le plan de l'exposé en instance, afin de disposer d'un premier cadre de lecture et se rassurer quant à ce qui risque de survenir. Ces « Prolégomènes », à valeur d'Introduction, seront suivis d'un développement qui outrepassera les trois parties académiques pour se hisser, si ambitieux s'annonce le sujet, jusqu'à cinq : 1. Fleurs d'écriture ; 2. L'Océanique - le sentiment religieux ; 3. L'Abyssal - le Songe d'une vie ; 4. Le Matriciel - « J'enfante » ; 5. Compagnons de route – Freud et Rolland entre Illusion et Joie.

La présente étude pourrait être légitimement dédiée à Marie Romain Rolland (Maria Koudacheva), qui m'avait vivement incité à traiter des relations entre Rolland et Freud, en mettant à ma disposition, au cours des années soixante-dix, dans l'étroit mais accueillant et studieux appartement du 89 boulevard du Montparnasse (elle était parvenue à en faire, diligente fourmi russe, un mini-centre international de recherches et de rencontres), la correspondance entre les deux hommes. Je lui avais donné en partie satisfaction, en publiant en 1976 dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* un article intitulé « Rolland, Freud et la sensation océanique », puis en revenant sur le sujet un peu plus tard, en 1980, dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, avec « Un vol d'Upanishads au-dessus de Sigmund Freud ». L'orientation de ce texte, réglée sur l'intitulé global du dossier, « Résurgences et dérivés de la mystique », visait principalement Freud, et montrait comment le fondateur de la psychanalyse, dès qu'il était question de mystique ou postures assimilées, élevait une vive résistance et affichait une singulière intransigeance face à des interlocuteurs tels que Jung, Groddeck ou Rolland. La référence aux « Upanishads » présentait l'intérêt d'ouvrir deux pistes parallèles : d'une part, Freud lui-même utilisait le terme dans son important essai de 1920, *Au-delà du principe de plaisir*, où il élabore deux concepts

fondamentaux de la psychanalyse, le principe de nirvana (appellation psychique où passait le mystérieux sourire du Bouddha) et la pulsion de mort (la nouvelle-née du freudisme) ; d'autre part, mais avec une tout autre consistance, le terme renvoyait plus directement aux nombreux textes que Rolland avait consacrés à l'Inde, avec, entre autres, aux côtés de l'ouvrage sur le *Mahatma Gandhi*, les volumes traitant de *La vie de Ramakrishna* et de *La vie de Vivekananda et l'évangile universel*, réunis sous le titre *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante* (1929-1930). Cette allusion à la passion rollandienne de l'Inde, prise au vol analytique des Upanishads, se glisse ici telle une semence annonciatrice du Matriciel.

Reprenant aujourd'hui ce thème de la relation Rolland-Freud, je m'efforce de l'orienter de manière privilégiée sur la pensée de Romain Rolland, en l'abordant à partir de trois notions dont on peut suivre les trajets sensibles dans son œuvre : l'Océanique, l'Abyssal, le Matriciel, soit trois lignes de force psychologiques - ou, mieux, anthropologiques, en ce qu'elles ouvrent une large perspective sur la condition humaine en général - susceptibles de donner accès aux « singulières psychanalyses de Romain Rolland », comme l'avance l'énoncé du titre. C'est une singulière nomination que ces « singulières » au pluriel : il convient d'y voir, ensemble, utraquistiquement, d'un côté la marque du sujet singulier Romain Rolland (« ma situation est singulière », dit-il – ce qui, à vrai dire, n'a rien de particulièrement singulier), personne unique mais en même temps plurielle, ainsi qu'il le souligne à maintes reprises en évoquant « la multiplicité des moi » (Kafka : « il faut bien conclure à la présence de sujets différents dans le même homme »), et de l'autre les variations ou versions diverses apparues dans le champ de la psychanalyse et auxquelles les positions de Rolland contribuent à donner un plus vif relief. Positions telles qu'on ne peut faire autrement que de convoquer à ses côtés certains des penseurs parmi les plus « singuliers » de la psychanalyse, tels que Sandor Ferenczi (il forge le terme d'*Utraquisme* - du latin *uterque*, « l'un et l'autre » - pour caractériser sa démarche intellectuelle consistant à poursuivre une démonstration en maintenant dans leur liaison et leur va-et-vient deux ordres, registres ou points de vue présentés habituellement comme séparés voire adverses, tels que l'âme et le corps),

Lou Andreas-Salomé, Georg Groddeck, Wilhelm Reich ; bien d'autres auteurs sans doute (Abraham, Adler, Hermann, Rank, Winnicott, etc.) mériteraient d'être cités qui, par des biais divers et souvent insolites, jettent quelque rayon inattendu sur les formulations et visions de Rolland. Avec cette double postulation mettant en valeur un sujet pluriel et une psychanalyse pluraliste, on verrait aisément de dessiner une ligne critique à l'endroit de la perspective par trop monocentrique, plus exactement trop unitaire ou unificatrice, qui caractérise avec une singulière insistance l'œuvre de Rolland. Alors même qu'il marque avec force et congruence la présence du multiple et l'emprise des différences, il demeure attaché jusqu'à l'obsession au principe de l'Unité : « Toujours la pensée de l'Unité. L'Unité des hommes entre eux et avec le Cosmos ». « L'essence est l'Unité ». « - à la Grande Déesse, invisible, immanente, qui lie de ses bras d'or la gerbe diaprée de la polyphonie – l'Unité »... Deux citations, parmi bien d'autres, au rythme vigoureux ou charmeur, que l'écrivain se plaît à placer dans tous les circuits de son œuvre, en leur langue d'origine, en portent témoignage : l'une empruntée à l'Allemand Schiller : « *Seid umschlungen, Millionen* » – « Étreignez-vous, millions d'êtres ! », l'autre à Héraclite : « *ek ton diaferonton, kallistèn harmonian* », « à partir des différences (ou dissonances), la plus belle harmonie ».

Par « singulier », on désigne ce qu'il y a de plus particulier, de plus personnel, de plus « idiosyncrasique », comme disait Freud de son style, chez le sujet humain. Comme cette qualité, surtout mise au pluriel, risque, par définition même, de surprendre et de déconcerter, il a paru utile de tracer, pour plus de clarté, ces trois voies distinctes annoncées sous les appellations d'Océanique, Abyssal, Matriciel. Les qualifier de lignes de force ne serait que simple banalité, s'il ne se trouvait que l'expression tombe singulièrement à pic, du fait que trois simples lignes, justement, suffiraient, dans un premier éclairage, à indiquer l'essentiel de notre analyse (au développement de laquelle on ne saurait pour autant se soustraire) – trois lignes au sens visuel du terme, trois tracés donnant à voir ce qu'il s'agit de démontrer : une ligne horizontale, prolongée à l'infini, pour dire l'Océanique ; une verticale, plongeant dans d'obscurs ombilics, pour dire l'Abyssal ; et une courbe, qu'on peut imaginer gravidique, pour dire le Matriciel. Un tel

schéma, dont on appréciera la limpidité exemplaire, on se doute bien que la réalité va s'empresse de le charger de sacs de nœuds et d'embrouillaminis.

La réalité, précisément, socle d'une forme pugnace et exigeante de « réalisme » qui leur est propre, constitue une référence constante et impérieuse pour les deux penseurs. Rolland, qui n'oublie pas sa formation d'historien, ne s'avance armé que d'une solide documentation (avec l'aide indispensable de sa sœur Madeleine), il affirme mettre au-dessus de tout « le respect du réel », et s'impose de « regarder en face la sombre et splendide puissance de la réalité » ; et Freud de son côté, qui n'oublie pas une longue pratique en anatomo-physiologie, inaugurée à Trieste par de savantes recherches sur la sexualité des anguilles, rappelle avoir été profondément impressionné, lors de son passage à l'hôpital de la Salpêtrière, par cette remarque de Charcot exprimant son scepticisme à l'endroit des théories : « ça n'empêche pas d'exister ». Et du coup, nous voici nous-même mis en demeure de lester de réalité concrète, en l'occurrence d'une certaine chair littéraire, notre maigrelet triptyque linéaire en le rapportant, afin de mieux axer notre perspective, à trois des pièces majeures de l'œuvre de Rolland : l'horizontale s'étire en *Jean-Christophe*, la verticale nous plonge en *L'Âme enchantée*, et la courbe, qui n'en finit pas de s'enrouler sur elle-même, vaut pour *Le Voyage intérieur*, où s'inscrirait de façon appropriée le « périple » indien. Approche simplificatrice, à l'évidence, mais qui laisse néanmoins la porte ouverte pour d'innombrables entrelacs.

## Fleurs d'écriture

Pour, en ouverture d'analyse, donner le ton, ou le la (cette note pour rappeler le Rolland musicien sensible et musicologue de haute volée), c'est un singulier et charmant entrelacs déjà que les fleurs que s'envoient Freud et Rolland. Non pas tant fleurs de rhétorique ou de mondanité, ce n'est pas leur genre, que fleurs de langage, fleurs d'écriture, où ils sont tous deux passés maîtres, et primés comme tels : Rolland reçoit le Prix Nobel de littérature pour 1915, Freud le prix Goethe de Francfort en 1930. On peut, modérément et sous réserve d'inventaire, comme il est de mode de dire, tabler sur ces officielles distinctions pour estimer qu'ils ne parlent pas, eux, pour ne rien dire, et le disent bien – de sorte que leurs remarques, critiques et dédicaces même méritent toute notre attention. Leurs critiques ont d'autant plus de portée qu'elles s'exercent sur fond d'admiration mutuelle, expression, peut-on penser, d'une réelle amitié intellectuelle. Il faut voir comment, par exemple, dans le *Liber Amicorum Romain Rolland* de 1926, publié pour les 70 ans de l'écrivain, Freud s'adresse à Rolland, « ami vénéré » : « Ô vous, être inoubliable, que de peines et de souffrances n'avez-vous pas dû surmonter pour parvenir à un tel sommet de l'humanité ! » Cinq ans plus tard, en mai 1931, Freud, qui souffre depuis plusieurs années d'un cancer à la mâchoire, livre à Rolland ce troublant aveu : « Si près de l'irréversible fin de ma vie, dont m'avertit une récente opération, et étant donné que j'ai peu de chances de vous revoir jamais, je puis vous avouer que je n'ai presque jamais ressenti comme avec vous cette mystérieuse attraction d'un être vers un être – liée peut-être d'une façon ou d'une autre à la connaissance de toutes nos différences. » De son côté, dans son autobiographie – qui prend tournure d'auto-analyse singulière, aux envolées poético-philosophiques tissées de vives notes narcissiques – intitulée *Le Voyage intérieur*, Rolland dresse en ces termes la stature de son « cher grand ami » Freud : « j'honore l'intrépidité du pilote qui, pareil à ses grands ancêtres Phéniciens, le premier s'aventura dans la

circumnavigation du noir Continent de l'Esprit. » Il reprend, et c'est un choix fort pertinent, les deux vers de Virgile que Freud a inscrits en tête de son livre de fondation, *La Science des rêves*, ou « *Traumdeutung* » : « *Flectere si nequeo Superos/ Acheronta movebo* » - « Si je ne peux fléchir les Dieux, je remuerai les Enfers » (autre traduction : « je brasserais les Enfers »), pour rappeler qu' « en 1900... un génial nécromant arracha les écluses du fleuve Achéron ».

Il passe dans ces louanges et propos comme un parfum commémoratif. Le hasard, qui toujours plus ou moins surréalise, veut que le présent exposé se trouve situé entre une récente célébration du soixantième anniversaire de la mort de Rolland en 1944 (il est né en 1866 - 2006 sonne donc le cent quarantième anniversaire de sa naissance), et celle du cent cinquantième anniversaire de la naissance de Freud, né en 1856, mort en 1939. L'anniversaire Rolland est passé quasiment inaperçu, sauf pour les fidèles et connaisseurs de l'oeuvre – celui de Freud, en revanche, démarre sur les chapeaux de roue, moi-même y ayant poussé, à la dite roue, en évoquant, dès le 2 janvier sur France Culture, les singulières analogies existant entre d'une part les productions artistiques de Marcel Duchamp, dont j'analysais en particulier le readymade intitulé *Fontaine* (urinoir renversé signé « R. Mutt 1917 », ce qui, si on intervertit nom et initiale, donne « *Mutter* », « mère » en allemand – voie énurétique singulière, la fonction urinaire étant privée d'issue, vers le Matriciel), avec son aphorisme connexe, « tous les égouts sont dans la nature », et d'autre part la grande découverte par Freud de la libido anale et du registre excrémental richement associés à l'argent – toutes choses dont on continue de lui faire féroce grief ainsi qu'à sa toute « jeune science » analytique accusée de se complaire et de nous livrer au sale (grief parallèle contre Marcel Duchamp accusé d'« art de bazar » et de « machins » qui souillent et font la nique à la beauté).

Notre époque, boursicoteuse comme aucune et chaque jour encaquée dans le CAC 40 (un féru de Freud n'hésiterait pas à inscrire sur l'opulent registre excrémental cette métamorphose monétaire digne du roi Midas auquel se comparait Freud : CACA-RENTE) semble être affectée d'une forme singulière et littéralement chronique d'hystérie

compensatoire où se mêleraient hystérie de rétention (l'événement unique capitalisé fait l'objet d'un accaparement idolâtre - « idioladre »), hystérie de conversion (sang, mort et drame pris au jeu des ors et des pompes), et hystérie de défense (*Vade retro, Satanas* : satané présent, on ne veut plus de toi !), que l'on peut baptiser « hystérie de commémoration ». Pour ce qui est, si l'on retourne l'expression, d'une commémoration de l'hystérie, nous pourrions, sur notre lancée, en proposer une dans le même genre, à quelques mois près, en rappelant qu'en 1895 Freud signait avec Breuer les *Études sur l'hystérie*, où les hystériques figuraient en tant que source, déterminante, créatrice, matricielle dirions-nous, de la psychanalyse. En symétrie, on donnera tout son sombre éclat à l'une des œuvres les plus remarquables de Rolland, que l'on répugne en général à citer, et celle sans doute, avec *Au-dessus de la mêlée* (titre initial : *Contre la haine*), qu'on lui pardonne le moins, le *Journal des années de guerre, 1914-1918*, tableau quasiment clinique, développé sur près de deux mille pages, d'une hystérie collective meurtrière, nourricière de la « Grande boucherie » – de l'artisanal, dirait-t-on aujourd'hui, à côté de ce que l'on a vu depuis, et singulièrement au regard des déchaînements hystériques sur supports médiatiques tous terrains sur lesquels roule et déboule notre présent.

Commémoration, c'est naissance et mort, mort et naissance – le rythme banal inéluctable de l'existence. Comme tous les auteurs qui s'efforcent de penser avec rigueur, Freud et Rolland s'entendent à donner au banal un singulier relief : Freud monte en une effarante dramaturgie les conflits et étreintes entre Eros et Thanatos, la pulsion de vie et la pulsion de mort, la haine et l'amour ; Rolland, condensant cela en une formule : « La Vie et la Mort. La Force éternelle », en fait des moments cruciaux de ses grands récits : *Jean-Christophe* s'ouvre sur une naissance et se clôt sur cette phrase : « Je suis le jour qui va naître » - tandis qu'en complément un ultime « Adieu à *Jean-Christophe* » conclut : « La vie est une suite de morts et de résurrections. Mourons, Christophe, pour renaître. » Cet axe existentiel de l'inspiration rollandienne trouve son parallèle socio-politique dans la mise en scène de la naissance et de la mort des époques historiques, vaste projet de son Théâtre de la Révolution, dont l'inspiration préci-



pite en une exacte formule dans le titre de l'un de ses drames, *Le Jeu de l'amour et de la mort*.

## L'Océanique

### Le sentiment religieux

Les quelques similitudes et échanges entre Rolland et Freud que nous venons de relever témoignent à tout le moins d'un climat de connivence intellectuelle, peut-être même d'une certaine affinité élective, teintée d'affectivité, qui nous renvoie à quelque chose de plus profond, que nous tenterons de mettre en lumière en fin de parcours – *dulcis in fondo*, comme dirait Rolland amateur de citations en italien, de Dante surtout (le français, quoique langue moins pâtissière que l'italien, dirait pour caractériser ce moment où l'on atteint le fond et le meilleur d'une recherche : cerise sur le gâteau.) Ce quelque chose de plus profond a été presque toujours ramené, non sans de solides raisons appuyées sur les textes eux-mêmes, aux échanges portant sur cette structure mentale qualifiée par Rolland de « sentiment océanique » (formulation qui double et prévaut sur l'autre expression, à connotation plus organique « sensation océanique »). Dans une lettre à Freud du 5 décembre 1927, publiée dans le choix de lettres intitulé *Un beau visage à tous sens*, Rolland en propose une substantielle explication, aux articulations claires, qu'il a tenu à souligner, et qui mérite d'être largement citée :

« *Cher ami respecté*

« *Je vous remercie d'avoir bien voulu m'envoyer votre lucide et vaillant petit livre. Avec un calme bon sens, et sur un ton modéré, il arrache le bandeau des éternels adolescents, nous tous, dont l'esprit amphibie flotte entre l'illusion d'hier et... l'illusion de demain. –*

*Votre analyse des religions est juste. Mais j'aurais aimé à vous voir faire l'analyse du sentiment religieux spontané ou, plus exactement, de la sensation religieuse, qui est toute différente des religions proprement dites, et beaucoup plus durable.*

*J'entends par là : - tout à fait indépendamment de tout dogme, de tout Credo, de toute organisation d'Église, de tout Livre Saint, de toute espérance en une survie personnelle, etc. -, le fait simple et direct de la sensation de l'« éternel » (qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique. »*

S'inscrivant dans la dimension universelle de cette sensation, Rolland apporte son propre témoignage :

*« Je suis moi-même familier avec cette sensation. Tout au long de ma vie, elle ne m'a jamais manqué ; et j'y ai toujours trouvé une source de renouvellement vital. En ce sens, je puis dire que je suis profondément « religieux », - sans que cet état constant (comme une nappe d'eau que je sens affleurer sous l'écorce) nuise en rien à mes facultés critiques et à ma liberté de les exercer – fût-ce contre l'immédiateté de cette expérience intérieure. »*

Rolland pousse plus avant son analyse, en plaçant quelques notes polémiques et en terminant sur une forte et presque glorieuse image :

*« J'ajoute que ce sentiment « océanique » n'a rien à voir avec mes aspirations personnelles. (...) C'est un contact – Et comme je l'ai reconnu, identique (avec des nuances multiples), chez quantité d'âmes vivantes, il m'a permis de comprendre que là était la véritable source souterraine de l'énergie religieuse ; - qui est ensuite captée, canalisée, et desséchée par les Églises : au point qu'on pourrait dire que c'est à l'intérieur des Églises (quelles qu'elles soient) qu'on trouve le moins de vrai sentiment « religieux ».*

*Éternelle confusion des mots, dont le même, ici, tantôt signifie obéissance ou foi à un dogme, ou à une parole (ou à une tradition), tantôt : libre jaillissement vital. »*

Le « petit livre » de Freud auquel Rolland fait allusion est un essai de 1927, *L'avenir d'une illusion*. Une note des auteurs de la nouvelle traduction des œuvres de Freud indique que le titre aurait été suggéré à Freud par Rolland, « qui, en 1923, lui avait envoyé un exemplaire de *Liluli*, sa pièce de théâtre de 1919, avec la dédicace : « Au destructeur d'illusions, Prof. Dr. Freud. » Avec cette sobre et abrupte dédicace,

Rolland met en plein dans le mille, il se porte, à notre sens, au noyau même de la pensée et de la pratique freudiennes qui font, de l'illusion sous toutes ses formes, leur cible primordiale. Rolland aurait pu, à cette date-là, comme il le fit et le fera avec ardeur et générosité pour Michel-Ange, Beethoven, Haendel, Tolstoï, Gandhi, Péguy, écrire une « vie héroïque » : « Vie d'un homme illustre, Freud, le destructeur d'illusions ». Nul doute qu'aujourd'hui, en cette année Freud commémorative, les chaînes de télévision se seraient arraché à prix d'or ce genre de traitement « héroïque » du sulfureux et toujours inquiétant et controversé Dr.Freud, pour le servir à toutes les sauces : psypsy, littérature, popolitique, rere religieuse, porpornographique, et « people », « live », jeux, loteries, pub, etc...

En revanche, *Liluli* aurait eu beaucoup mal à se placer dans un paysage audio-visuel aussi « inculturellement correct » que correctement inculte. Et pourtant ! « Farce aristophanesque » comme la qualifie Rolland, elle a suscité, d'emblée, l'enthousiasme d'un connaisseur peu amène, Bernard Shaw, qui s'exclame : « *Liluli* est kolossal, grossartig, wunderschön, magnificent ! Je l'ai goûté énormément, sans réserve, avec extase ». On peut y voir - façon de parler, car on voit mal les gardiens ringards de l'art ou les avant-gardistes de la culture prendre le risque de donner à voir cette chose « hénaurme » - la pièce la plus originale, la plus époustouflante, la plus abracadabrantesque, et peut-être la plus profonde, de la riche et complexe production théâtrale de Rolland (ses matériaux se nomment : foi, révolution, peuple, actualité politique), toujours plus ou moins à ce jour frappée de sous-estime – à laquelle il a plus d'une fois réagi avec virulence, que nous avons tenté ici de répercuter mimétiquement. Bref regard sur cette pullulante pièce : aux côtés de *Liluli*, *l'Illusion*, se produisent, en un vrac calculé, *la Vérité*, *Polichinelle*, *la déesse Llôp'ih*, *l'Opinion*, « hallucinante... idole barbare » à laquelle nous rendons aujourd'hui un culte aussi faramineux que sordidement idolâtre, *Altaïr*, *Maître-Dieu*, *l'Âne Buridan*, *Le Grand Derviche*, *des Chœurs et des Cortèges*, *les Gras et les Maigres*, *des Marchands*, *Intellectuels et Paysans*, *les Gallipoulets*, *les Hurluberloches*, etc. – burlesque et picaresque galerie à la langue savamment ébouriffée, virevoltante, rustre et sophistiquée, d'une ironie dévastatrice, qui n'aura pas manqué, croyons-nous, de faire jubiler

un Freud grand amateur de mots d'esprit (il s'en est donné à cœur joie dans son livre sur *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*) et savant traducteur des *Leçons* de Charcot, le magistral metteur en scène de l'hystérie à l'amphithéâtre psychiatrique de la Salpêtrière (« il m'arrive, écrivait-il à sa fiancée, de sortir de ses cours comme si je sortais de Notre-Dame » - ce qui, en dernier ressort, ne nous fait pas sortir du « religieux »).

Avec des jugements tels que « lucide », « vaillant », « juste », Rolland reconnaît qu'il est tout disposé à accompagner Freud dans son analyse. Il se montre en revanche trop aimable, lorsqu'il parle de « calme bon sens » et de « ton modéré », alors que cet essai de Freud est l'un des plus percutants et des plus tranchants qu'il ait écrits (il se dote même, pour le contrer, d'un « adversaire » « à la voix forte ») : le « bon sens » est loin d'être à la fête (l'est-il jamais, chez Freud qui pourtant, paradoxalement, se tient au plus près du sens commun, et revendique un « parler populaire » ?), et maintes idées reçues prennent un sacré coup (lequel revient, en boomerang, frapper Freud lui-même). L'analyse de Freud, rigoureuse et sans complaisance, pourrait tenir en quelques propositions simples, desquelles il ne démordra pas, et qui ne laissent planer aucun doute sur sa profonde hostilité, viscérale, au phénomène religieux. « Les représentations religieuses », dit-il, sont des illusions ; elles prennent naissance dans le besoin infantile de conserver et de bénéficier de la protection du père, projeté en figure toute-puissante (« Notre Père qui êtes aux cieux... ») ; elles fonctionnent en tant que « névrose collective », grâce à laquelle le croyant, celui qui y adhère, peut faire l'économie d'une névrose individuelle – ce qui n'est pas un mince bénéfice, et constitue peut-être une des finalités profondes du religieux.

Cette analyse freudienne, qu'il estime être « juste », Rolland ne la met pas vraiment en question, mais il fait remarquer, d'un ton modéré mais ferme et insistant, qu'il y manque l'essentiel : rien moins que ce « fait simple et direct » qu'est le « vrai sentiment religieux », la « véritable source souterraine de l'énergie religieuse », la « sensation de « l'éternel », le sentiment « océanique » - tous facteurs présentés comme incontestables, allant de soi. Poursuivant sa démonstration,

Rolland écarte sans complexe ni réserve les Églises, dogmes, livres sacrés et traditions, pour parvenir à la définition de l'Océanique comme « libre jaillissement vital », c'est-à-dire l'expression même du sentiment de la vie, plus encore, l'essence de la vie – ce qu'un Bergson nommait « l'élan vital ». On n'est plus seulement là à l'origine du « sentiment religieux », on est à la racine de l'être même, aux frontières de la philosophie - dont Freud se méfiait et qu'il assimilait à la paranoïa, tandis que Rolland trouvait plaisir pour sa part à franchir ces frontières, en conservant un regard critique - et au seuil de la mystique - dont Freud avait carrément horreur, mais avec laquelle Rolland ne craignait pas de flirter, en maintenant toutes ses réticences, parfois véhémentes. Outre ces voisinages, tentations ou dérives que Freud fuit comme la peste, un mot de Rolland a dû le hérissier : le mot « contact ».

Notre sentiment, pas océanique pour un liard mais au contraire très terre-à-terre, est que ce mot, avancé net par Rolland, a dû faire, sur Freud fonçant tel un taureau sur la chose religieuse, l'effet d'un chiffon rouge. Rolland entend par ce terme concret de « contact » l'intuition ou la saisie directe et spontanée du rapport ou du lien avec un objet ou une chose (par le biais du toucher, sens tactile, ou du fait d'une proximité significative), avec un être humain (on dira, au gré des modes, « sym-pathie » - décomposition utilisée par Rolland -, « empathie » « feeling »), avec la nature, l'univers, le cosmos (c'est ce type de contact qui est au principe de l'Océanique, justement), et avec dieu même (la foi comme « adhérence », terme de Rolland ; la mystique comme fusion et total contact). Mais le terme, dans sa généralité et son approximation, semble avoir touché en Freud des points sensibles, névralgiques, voire névrotiques – en tout cas exacerber une interrogation qui traverse toute la pratique - et par là même la théorie - de la psychanalyse : quel contact établir avec le patient, avec l'autre, avec tout autre, avec quelque « grand Autre » ? Quelles modalités, quels rapports concrets élire, élaborer, adopter ? Il est couramment admis que, dans la pratique de la cure, Freud a choisi le dispositif du divan afin de préserver une certaine distance avec le patient, au plan visuel même, et ne laisser en quelque façon d'espace qu'au seul langage. Il s'oppose aux procédés préconisés par son cher et prestigieux disciple Ferenczi qui, vers la fin de sa vie, estimait légitime d'accorder à

certains patients souffrant de grave régression ou en état de trop pénible frustration certains contacts gratifiants. À quoi Freud objectait, ironisant : on commence par un baiser, et jusqu'où cela va-t-il mener ? Cela mena, mises à part quelques dérives individuelles souvent traitées en « faits divers » ou scandales, à des techniques variées, haptonomiques au sens large, où le toucher (en grec, *haptomai*, toucher), le contact physique tiennent une place privilégiée.

C'est surtout dans le domaine de la réflexion, de la connaissance, des rapports avec les structures inconscientes, et le ça en général, que l'idée de « contact » suscite chez Freud la plus vive résistance. Son rationalisme, qualifié souvent de « positiviste » au sens étroit, restrictif du terme, l'amène à repousser tout ce qui est susceptible de prendre une coloration ou une tournure mystiques ; Rolland lui fera la remarque en termes courtois : « je puis à peine penser que la mystique et la musique vous soient étrangères ... Je crois plutôt que vous vous en méfiez, pour l'intégrité de la raison critique, dont vous maniez l'instrument... ». C'est, chez Freud, plus que méfiance, c'est défense acharnée, récusation inflexible : la qualification de mystique, il en fait une « injure », et lorsqu'il est question, avec Lou Andréas-Salomé, de « télépathie » et d'« occultisme », il ne mâche pas ses mots : « S'il faut vraiment plonger dans ce borborygme dans l'intérêt de la recherche, je souhaite que cela ne se produise qu'après ma mort ». Ce qu'est pour lui, très précisément, la mystique, il le formulera vers la fin de sa vie, en un bref apophtegme : « *Mysticisme : l'autoperception obscure du règne, au-delà du moi, du ça.* »

Revenant sur le sujet dans l'essai qu'il publie en 1929-1930, *Malaise dans la culture*, qui s'ouvre sous le signe de l'Océanique avec, sans le nommer, allusion précise à Rolland, il reprend les objections de l'« ami vénéré », pour à nouveau les rejeter, en arguant de son expérience personnelle : « Pour ma part, je ne puis découvrir en moi ce sentiment « océanique » (...) L'idée que l'être humain, par un sentiment orienté dans cette direction depuis le début, serait censé avoir connaissance qu'il est en corrélation avec le monde environnant, paraît si étrange, s'insère si mal dans la trame de notre psychologie, qu'on peut à bon droit être tenté de proposer une dérivation psychanalytique,

c.-à-d. génétique, d'un tel sentiment. » À dérive mystique, donc, dérivé psychanalytique - fondée sur une genèse du sentiment océanique qui fait essentiellement appel à l'institution et à l'évolution des rapports de démarcation que le Moi entretient avec le monde environnant, dans ce qu'ils ont de plus primaires.

Il est surprenant que Rolland n'ait pas cherché à mettre Freud en défaut sur son propre terrain, celui de l'étiologie infantile et du « complexe paternel », en faisant remarquer qu'avant le désir de protection par la père, il y a le besoin autrement plus vital de protection par la mère, si profond, si primaire, si chargé d'émotion et de potentiel hallucinatoire et fantasmatique que l'être humain ne pouvait pas ne pas en effectuer la projection sur une entité supérieure et salutaire : on verrait là sans doute l'origine des « Vénus » préhistoriques et des déesses-mères. Au plan même de la suprématie accordée au père, il semble que Freud ait oublié l'image du Père primitif, le Despote de la horde originaire, pure violence castratrice et meurtrière, dont il avait fait le portrait fantastique dans son livre *Totem et tabou*, à propos duquel il dira : « Depuis *La Science des rêves*, je n'ai jamais travaillé à rien avec autant de conviction et de joie ».

On ne peut pas surtout, pour notre part, ne pas trouver étrange le fait que Freud trouve « si étrange » l'idée que l'être humain puisse se sentir en corrélation avec le monde environnant, alors même que cela paraît relever de la plus élémentaire psychologie - « élémentaire » étant entendu au sens strict, littéral, matériel, correspondant à notre relation avec les « éléments » proprement dits (l'eau, la terre, l'air, le feu, dont Bachelard a merveilleusement topographié les paysages et décrit les textures dans ses écrits sur « l'imagination de la matière », et qui nous « touchent » plus directement, plus spontanément, que la notion abstraite et globale de « monde ») ; c'est même véritablement un truisme que de dire que tout individu fait partie intégrante de ce monde, baigne dans l'océan du monde, est plongé (variante existentialiste : « embarqué ») dans l'océan de l'être. Cette image du « bain » renvoyant en quelque façon au régime de l'humide (et nous vient à l'esprit cette formule de Péguy, ce Péguy de sa jeunesse auquel Rolland doit beaucoup et consacra avec passion ses derniers jours :



« les honnêtes gens ne mouillent pas à la grâce »), on dira de Freud qu'il prend sur ce point le parti du sec, lui qui considérait que le travail de la psychanalyse pouvait être assimilé à l'assèchement du Zuyderzee, des terres gagnées sur la mer par les Hollandais - un Freud supersec donc, dont nous avons cherché à dresser l'ascétique silhouette dans *Espaces, le journal des psychanalystes*, mise à l'enseigne dessicatrice d'un « Ciao, ô Océan » (assèchement, dessication par perte d'eau fuyant par le triple trou du « o » !), un Freud qui se sent tellement terre-à-terre qu'offrant à Rolland un exemplaire de la deuxième édition du *Malaise*, il y porte cette dédicace : « À son grand ami océanique, l'animal terrestre S. Fr., 18.3.1931 ».

L'intuition rollandienne d'un « sentiment océanique » ne constitue pas véritablement une contestation de la « réduction » analytique des représentations religieuses par Freud ; elle lui serait plutôt complémentaire, en distinguant un affect primordial, élémentaire, nourri du contact permanent et universel de l'homme et du monde. Mieux encore : le sentiment océanique, en tant qu'il ressortit plus précisément à la « sensation », maintient un lien étroit avec la présence organique, et en tant qu'énergie, « libre jaillissement vital », énergie vitale, a toute sa place dans le système des productions et circulations libidinales. On ne sera donc pas surpris de constater que certains des compagnons les plus originaux de Freud aient été amenés à élaborer sur ce registre au charme obscur des hypothèses fort singulières qui, soutenues par des développements psychanalytiques, coulent en direction, y mêlant leurs affluents bigarrés, de l'Océanique rollandien.

Groddeck propose, dans *Le Livre du ça*, une conception de l'inconscient créateur, nommé « ça » – Freud lui empruntera le terme – tellement océanique qu'on peut fort bien se le représenter comme une sorte de liquide amniotique omniprésent et nourricier dans lequel le sujet ne cesse de s'ébattre, d'évoluer, de se créer et se recréer - l'individu pouvant de la sorte figurer une espèce de pseudopode prolongeant ombilicalement un aquatique tissu mère. *Thalassa*, l'ouvrage le plus connu de Ferenczi, couronnant un sous-titre explicatif, *Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, se place sous la ruisse-lante invocation de la « mer », en grec *thalassa*, mer intérieure, qui

vaut bien *okéanos*, mer extérieure ; ce livre, « un des plus passionnants et des plus libérateurs de notre siècle », dit le préfacier Nicolas Abraham, réussit l'exploit « utraquistique » de faire surgir de l'océan primitif l'humanité et la vie, tout en réintrojectant *thalassa*, la mer originelle, comme substance bio-psychique interne de l'être humain - l'Océanique se trouvant pris dans la texture même, tissus biologiques et tissus psychiques intimement intriqués, de la réalité humaine.

Lou Andréas-Salomé, l'âme enchantée de la psychanalyse, aussi fémininement fidèle à Freud que portée aux plus virils écarts – pour parler un jargon sexiste singulièrement incongru en ce qui la concerne - se pose aussi, dans sa *Lettre à Freud*, la question : « Où faut-il situer le véritable point de départ de toute religion ? » Son attachement aux données de l'inconscient lui fait suivre de près le schéma freudien de l'infantile, mais pour en décoller, le diversifier, et déboucher sur une perspective anthropologique de belle envergure. Reconnaisant dans le fait religieux une aspiration originelle au salut, tel le cri d'appel à un rédempteur, elle écrit : « l'être déchiré, désespéré, en recourant à lui, retrouve la voie la plus ancienne du salut : le lien qui, à l'origine, rattachait l'humain au sein primordial. Le fardeau dont on se décharge sur les épaules du rédempteur, c'est la détresse humaine ; mais en dernier ressort, l'homme ne peut l'éprouver que comme une faute dont il porte la responsabilité, comme une tare irrémédiable ; l'homme ne peut que se sentir coupable d'être devenu homme, follement téméraire de vivre sa condition d'homme, et désespéré de ce qui le ligote toujours. » Cette vision plutôt sombre d'une culpabilité intrinsèque de l'homme est plus que compensée ou équilibrée, elle est dépassée par le rôle bénéfique dévolu à une énergie vitale qui a une résonance toute rollandienne : ce qui est à l'œuvre dans l'inconscient, dit-elle, « cette expression originelle de nos énergies pulsionnelles se manifeste aussi dans l'envie de devenir, dans les formes différentes et changeantes que prend notre acquiescement à l'être. » (« Meurs et deviens », formule chère à Rolland). À Freud refusant « d'admettre l'existence d'une force spécifique qui pousse l'homme à rechercher la perfection », elle fait remarquer que, « fondamentalement, l'énergie qui la meut n'est rien d'autre que sa volonté d'êtreindre à nouveau la réalité dans laquelle, depuis toujours, elle a sa

place. » Plus d'un passage de cette lettre de fervent hommage à Freud nous retiendrait pour ses recoupements avec les textes de Rolland : « traverser un océan sur un frêle esquif, telle est bien notre condition humaine » , dit-elle, pour s'empresse de mettre l'accent sur « le flot de l'élan créateur » qui conduit l'homme à décider, choisir et poser des valeurs, en lesquelles elle voit « un acte légitimé par son caractère universel, un acte qui renvoie à une transcendance, et qui veut dire : j'appartiens à cette réalité, je fais corps avec elle, je ne suis pas seulement confronté à elle dans un combat hostile. Est-ce trop d'insolence ? Oui, car le comble de l'insolence, que nous avons inventé pour nous, c'est notre accession à l'humanité : nous avons posé l'homme créant ses valeurs comme l'aventure la plus sublime de la vie. »

C'est une autrement singulière psychanalyse que développe et affûte Wilhelm Reich, auteur, entre autres, d'un ouvrage de base de toute psychologie, *L'analyse caractérielle*, et d'une étude novatrice de psychanalyse politique, *La psychologie de masse du fascisme* – deux œuvres dont nombres d'*insights*, de vues pénétrantes, d'analyses et de formulations présentent de surprenantes convergences et analogies avec les textes de Rolland, tant dans ses romans, avec leurs personnages, situations, paysages et réflexions, que dans ses méditations à vocation politique, sociale et philosophique (il n'est pas jusqu'à la personne même de Jésus, à laquelle Rolland se réfère fréquemment en tant que « personne », qui ne se trouve saisie par Reich dans le surprenant portrait « caractériel » qu'il propose dans *Le meurtre du christ*) ; mais œuvres qui, dans le même temps, avec d'autres textes percutants et sur fond de ses activités politiques et de ses conceptions bio-énergétiques, mettent Reich au ban des sociétés psychanalytiques : il est exclu de l'Association Psychanalytique internationale en 1934, au Congrès de Lucerne, où précisément il présente, sous le titre « contact psychique et courant végétatif », une étude approfondie sur la notion de « contact », qui éclaire l'usage et la consistance singulière du terme chez Rolland, tout en le développant sur un registre distinct.

C'est le corps tout entier, organes, muscles et surtout système neuro-végétatif que Reich met en scène pour donner véritablement chair à l'idée de contact et décrire les modalités psycho-somatiques de rela-

tions avec le monde. Il est au plus près de l'Océanique de Rolland lorsqu'il affirme que « la vie végétative humaine est seulement une partie du processus universel de la nature. Par ses courants végétatifs, l'homme participe un peu à cette nature ». Ce « peu » prendra de plus en plus d'ampleur à mesure que Reich donnera une toujours plus vaste extension à sa conception du « contact psychique », au point d'y inclure le cosmos et d'avancer l'hypothèse selon laquelle un océan d'orgone (nom qu'il donne à une bio-énergie universelle et omniprésente) emporterait dans son mouvement créateur l'entière réalité. Cependant, « éternelle confusion des mots » comme dit Rolland, s'il retrouve le terme d' « océanique » issu de la controverse Rolland-Freud, c'est pour le repousser du côté de la mystique, considérée comme mystification, détournement d'émotion, illusion. « L'homme, écrit-il, poussé par d'obscures sensations « océaniques », rêve au lieu de maîtriser sa destinée et périt à force de rêvasser. » Or le rêve, chez Rolland, est d'une tout autre texture, il est puissance fécondatrice, voie d'accès à l'abyssal.

## L'Abyssal

### Le Songe d'une vie

L'Océanique est une certaine vision du monde proposée par Rolland, vision moins intellectuelle qu'imaginaire ou poétique, qui trouve ses expressions privilégiées dans la création littéraire. Elle a une certaine valeur euristique en tant que grille de lecture, qui contribue à placer le texte sous un éclairage singulier, apte à la fois à mettre en relief des détails inattendus et à permettre une saisie globale, source de formulations impressionnistes telles que « le Fleuve-Océan du Moi univers ». Si l'on admet que l'Océanique peut être rattaché par prédilection à l'œuvre emblématique (une œuvre-culte, dirait-on aujourd'hui) de Rolland, *Jean-Christophe*, on pourra déjà faire évoluer de façon plus originale l'expression bateau de « roman-fleuve » souvent utilisée pour qualifier cette saga en dix volumes. « Le grondement du fleuve », entendu en ouverture du livre, pourrait ainsi en constituer une des clefs, et étendre son « murmure » tout au long de l'œuvre, couvrant ou entraînant ou liant personnages, événements, situations, paroles. Au grondement élémentaire et brut du fleuve pourrait correspondre ou se superposer le travail souverain de la musique, qui fait de l'œuvre, comme le souhaitait Rolland, un « roman musical », que domine la carrure puissante de Jean-Christophe Krafft (un nom que l'auteur explique en ces termes : *Krafft*, en allemand la « force », « la force essentielle, *Christophe*, le géant porte-Dieu, et *Jean* le Précurseur, disaient assez clairement la volonté de puissance »), Jean-Christophe le musicien – musicien portant la musique par la force de la volonté et du génie, et musicien porté au-dessus et au-delà de lui-même par la force de la musique. Il est, à l'image du Saint Christophe qui clôt le livre, un passeur : personnage en mouvement, en perpétuelle traversée, énergie sans cesse renouvelée, passant, flux et reflux, telles les vagues de l'océan, d'un être, événement, situation, relation, création, à l'autre.

À cette sorte d'extensivité, horizontale, de *Jean-Christophe*, on pourrait opposer la verticalité abyssale de *L'Âme enchantée*, qui répondrait au souhait de Rolland d' « enfoncer la sonde plus profondément dans certaines régions de l'âme. » Il est remarquable, et significatif au plus haut point, que dans cette plongée dans l'inconscient, dans le « subconscient tumultueux », l'*Unbewust* comme il le dit en allemand et en abrégé *Ubw*, il ait choisi un personnage de femme, Annette Rivière, dont le nom, qu'il ne se prive pas d'exploiter, préserve la continuité du flux océanique. Diverses raisons semblent avoir commandé ce choix. Rolland prend acte du mouvement d'émancipation des femmes et, féministe convaincu, l'approuve et le soutient. Il fait d'Annette une femme libre, une femme de tête et de corps, qui se bat avec hardiesse, ténacité et intelligence contre les préjugés de l'époque. Par ailleurs, la sensibilité de Rolland a été modelée par de fortes et vives relations de tendresse et de complicité avec les deux femmes qui semblent avoir le plus compté dans sa vie, sa mère et sa sœur (sans oublier sa toute petite sœur, la première Madeleine, qui sut un jour le consoler, qui meurt alors qu'il n'a que cinq ans, et dont il se souvient en ces termes : « Cette petite fille de trois ans... aux longs cheveux d'or, l'orgueil de ma mère (...) Son accent de pitié, sa main tendre sur ma tête, son regard triste... j'ai été transpercé. J'ai eu la révélation de quelque chose qui vient de plus haut qu'elle. »)

Rolland s'est attaché à composer le personnage d'Annette de telle façon que « l'étonnante élasticité de sa nature » (il est curieux de voir Freud utiliser pour lui-même cette même expression) entretienne son aptitude à « épouser » (éprouver) des objets multiples, dont chacun livre une facette singulière de sa personnalité – à la fois une et plurielle, selon la conception que Rolland se fait du moi. « L'Éros invisible » (l'énergie libidinale et pulsionnelle de l'inconscient, dirait l'analyste) qui habite Annette se déploie en un large éventail de passions humaines, que Rolland détaille dans son « Introduction » : « l'obscur amour pour le père, sentiment trouble, beaucoup plus intense qu'Annette ne veut l'admettre » (un psychanalyste dirait qu'il y a de l'Œdipe dans l'air), « l'amour passionné pour sa sœur » (un psychanalyste n'hésiterait pas à parler de dimension homosexuelle), et « bien d'autres orages de la passion » encore - pour en venir à ce qui consti-

tue l'axe majeur de l'œuvre, « l'amour de la mère pour le fils ». Pour compléter cette odyssée de la passion, Rolland évoque aussi « la pitié passionnée pour l'humanité outragée », « le don d'amour à un ennemi prisonnier blessé qu'une foule sauvage insulte » - et conclut sur cette vertigineuse perspective : « Enfin, quand le grand tournant de la vie est passé, ce sont les profondeurs abyssales de l'âme, qu'aspire l'Infini. »

Quelle que soit l'intensité des émotions que Rolland soulève et tente de faire passer dans les expériences incarnées en Annette, la griffe toujours présente de l'illusion s'en empare, qui les relativise et semble les vouer au néant. « Chacun des objets auquel l'amour s'attache est illusoire, écrit Rolland, C'est proprement un « *Enchantement* » - le mot du livre et son titre, dont j'ai laissé le sens énigmatique à dessein. « *L'Âme enchantée* » se dépouille, au long de sa vie, des tissus d'illusions qui la recouvrent. (...) Chaque volume est un compartiment de la grande Illusion. »

À l'illusion, cependant, Rolland ne veut pas laisser le dernier mot. « Mais si tout passe, si tout est magie, - reste la force essentielle, le pouvoir d'illusion et de rêve, l'élan vital qui crée perpétuellement et renouvelle. (...) Annette appartient, comme Jean-Christophe, mais en un ordre bien différent, à la grande espèce des âmes créatrices. Elle crée des êtres, rarement des œuvres. » On pourrait penser qu'une telle distinction nous renvoie, sur un mode plus élégant, au destin assigné à la femme de procréer et d'être mère – ce contre quoi, précisément, Rolland s'insurge. Il échappe au modèle conforme en donnant à la figure d'Annette des proportions quasiment mythiques : « Elle est la fille, la sœur, l'amante, la mère, (il conviendrait d'ajouter, en se référant au thème des « Trois coffrets » analysé par Freud, la mort, puisque le fils qu'elle a engendré lui revient mort et qu'elle le porte en elle), elle est la « *Mère universelle* ». On a là, dans une espèce de « psycho-mythologie » (terme qu'emploie Freud lui-même pour certains de ses développements), le blason des déesses-mères, telle l'immémoriale Isis errant à la recherche des fragments du corps d'Osiris, son fils, frère et amant assassiné par son frère Seth. Annette accomplit, dans des conditions psychologiques, politiques et sociales

que Rolland veut aussi réalistes que possible, un avatar de parade isiaque – source du secret enchantement que produit l'œuvre - qui, la dépouillant de ses habits sales et terreux, l'élargit, éclatée, aux dimensions de l'univers : « L'Âme enchantée s'identifie, en ces derniers rêves, avec la Force créatrice qui projette, divine laitance, dans la nuit, ses voies lactées. » Étrange image cosmique, où se profile peut-être l'ombre de quelque androgyne originaire : le masculin – la « laitance », sperme de poisson – et le féminin – les « voies lactées », voie de la lactation, de l'allaitement – fusionnent dans l'éclatement onirique d'une Force créatrice.

Cette amplification mytho-poétique, qui est une des facettes du style de Rolland avec ses envolées au « lyrisme » diversement accueilli, ne doit pas estomper sa volonté de ne pas se démarquer de la réalité – et notamment du réel psychique prospecté par la psychanalyse. Se voyant « peint par soi-même », il l'envisage ainsi : « portrait à la façon classique XVII<sup>e</sup> mais avec la psychanalyse » - ce qui n'empêche pas Julien, admirable amant d'Annette, aux traits de créateur à la Rolland, d'affirmer vouloir procéder, pour sa part, « seul, sans beaucoup s'aider à la chandelle des grands docteurs ès psychanalyse ». Il reste que la psychanalyse apporte un appui fondamental à Rolland dans le rôle déterminant et créateur qu'il attribue au rêve, « voie royale d'accès à l'inconscient ». Le premier texte de Freud dont il a eu connaissance est le petit livre intitulé *Le rêve et son interprétation*, acquis, dit-il, au cours d'un passage à Zurich. Il accorde une telle importance au rêve – qui n'a rien à voir avec les rêvasseries stigmatisées par Reich – qu'il sous-titre son auto-analyse du *Voyage intérieur* « Songe d'une vie ». Pouvoir du rêve : « chaque sommeil est un état de révolution ». La première scène de *L'Âme enchantée* montre Annette rêvant qu'elle s'enfonce dans un étang, avant de remonter, d'un coup de talon, à la surface – rêve qui s'inscrit en forme de clef onirique de l'ouvrage, figurant une descente dans les profondeurs abyssales de l'âme, où se mêlent états d'angoisse et « torpeur de volupté », et qui se conclut en élan (vital) pour retourner à la clarté du jour. Ainsi l'âme enchantée d'Annette porte-t-elle en elle, comme le veut Rolland, les « grandes nappes souterraines du Rêve ». Le rêve est sous-tendu par le « Désir », premier né », dont Rolland célèbre



le pouvoir en termes dionysiaques dans le *Voyage*. Et le désir qu'incarne Annette, après qu'il a parcouru toutes les étapes et revêtu tous les habits de la passion, c'est, en son abyssale et ultime poussée, celui qu'informe le titre du dernier volume de *L'Âme enchantée* : « l'Enfantement ». « Enfantement » fait rime, fastueusement, avec « Enchantement » ; il déborde le simple acte d'une mise au monde (rarement simple et toujours stupéfiant), pour valoir comme révélation, avec ce retournement prodigieux auquel nous accule Rolland : « Enfantement de la Mère par le Fils » – conçu de telle façon que s'ouvre la voie du Matriciel.

## Le Matriciel « J'enfante »

**A**nnette va avoir un enfant, va « faire » (au sens fort et « poétique » du terme : *poiein*, faire, fabriquer, créer) un enfant - le père, un peu falot (à orthographier comme il vous plaira) a été largué en cours de route. Rolland insiste longuement sur le tête à tête « Mère et Fils », si prégnant et dense qu'il tend à faire apparaître et disparaître comme « illusoires » les différentes relations d'Annette avec les autres objets de sa passion, et qui évolue de façon croissante et paradoxale dans une sorte d'aura fantasmatique : d'une part le romancier injecte, pourrait-on dire, toujours plus de mère dans le récit et dans la femme même ; la femme-mère se fait mère de tous, « Mère universelle », « La Grande Mère », avec majuscules partout, et Rolland tire toute la couverture qu'il peut de Ramakrishna et de la mystique indienne ; et d'autre part, le rapport entre Annette et Marc, la mère et le fils, frappé au sceau de la mort du fils, que la mère prend en charge, prend sur elle, prend en elle, aboutit à l'« énigmatique » renversement : « enfantement de la mère par le fils ».

Le terme de « Matriciel », suspendu aux diverses données narratives et commentaires personnels de Rolland, ainsi qu'à la singulière position maternelle du fils qui enfante, nous sert à bien marquer à quel point Rolland se porte au-delà des figures de femme et de mère. Par delà son féminisme et ses positions manifestes et d'avant-garde concernant la femme, par delà un certain maternalisme et ses expériences personnelles avec la ou les mères, Rolland est comme poussé vers (par) une source première (« et presque avant la première », comme dit Péguy de la Nuit, « la mer profonde »), que nous caractérisons comme matrice, espace primordial de création, qu'il s'agisse de créer des êtres (des enfants) ou des œuvres (ses propres œuvres - mais il dira plus tard que s'il fallait recommencer, il se mettrait plutôt à

« faire des hommes »). Sur ce terrain, il s'écarte nettement de la position freudienne, qui donnait la primauté, chez la femme, à l'envie du pénis qu'elle ne possède pas, et il met en lumière, dans toute sa force et sa plénitude, un équivalent ou symétrique masculin refoulé encore plus en profondeur, une envie de matrice, ou une envie de grossesse, dont on a pu observer certaines manifestations dans le rituel de la couvade, au cours duquel l'homme prend sur lui et pour lui la gestuelle et les sensations, symboliques ou non, de l'accouchement.

Pour donner ferme texture à ce singulier tissu matriciel, il faudrait aller chercher et accorder les trames fortes et les fils les plus ténus courant dans toutes les grandes œuvres de Rolland. Mais il suffira de citer, pour la circonstance, quelques propos précis et limpides de l'écrivain, relevés surtout dans *Le Voyage intérieur*. S'impose d'emblée le verbe, catégoriquement asséné, formulé à l'absolu : « J'enfante ». Presque toujours il présente l'élaboration et la création de ses œuvres comme, au sens matriciel du terme, une conception : « *Le Jean-Christophe* que je portais en moi comme une femme son fruit ». Il évoque, sans négliger de faire jouer l'inversion « *Roma, Amor* », Rome où prit naissance son *Jean-Christophe* : « Je fus ton amant. Tu m'as pris vierge, et nul amour ne m'a fait oublier le ventre de la Louve. (...) tous les enfants que j'ai conçus en demeurent imprégnés ». Il décrit à la semblance d'un long enfantement ce qu'il nomme « le rapt du Janicule » : « Soleil couchant. À mes pieds, flambait la Ville, rouge sombre, en hémicycle. Le sourire des monts Albains, à l'horizon, s'alanguissait. (...) Je revois le lieu exact, où commença pour mon esprit, la nouvelle vie. (...) non pas l'œuvre, mais l'homme Christophe avait surgi. Surgit debout. Le front d'abord sortit du sol. Et le regard. Les yeux Christophe. Le reste du corps, lentement, sans se presser, émergea, au long des années. »

« Tout m'est semence », écrit-il ailleurs, en s'autorisant une formule lapidaire : « j'aime, j'essaime ». Cette semence, ou ce semis matriciel de la psychologie abyssale de Rolland a partie liée assurément avec les expériences personnelles les plus intimes de l'écrivain, où l'analyse cernerait une dimension féminine et maternelle, jouant sans doute sur plusieurs niveaux. Mais il est dans la singularité de tout

créateur, et c'est ce qui le qualifie comme tel, de se porter au-delà de lui-même, et d'ouvrir les perspectives et espaces où puissent prendre corps et forme et musique, limon terrestre, la sensation de l'éternité, le sentiment océanique, l'abyssal de l'être, l'Infini – toutes notions qui imprègnent l'œuvre de Rolland. L'amour de la mère pour le fils dont s'enchantent et plus ou moins nous enchante – serait-il illusoire – *L'Âme enchantée* est communément considéré comme un amour matriciel, amour premier, modèle d'amour. Mais un tel amour risque - et il est patent qu'il ne l'est que trop - de n'être qu'amour clos, enfermement dans la « famille *Monos* ». On pourrait dire de Rolland que, y accédant, il ouvre grand « la Porte des Mères », dont Freud, goethéen, dit qu'elle constitue un redoutable mystère. Le sentiment océanique n'est pas seulement énergie, « libre jaillissement vital », il est amour, amour au-delà du maternel, « amour divin ». Rolland, surtout lorsqu'il parle, avec une si profonde « sym-pathie », de Ramakrishna, parvient, porté par son « élan », au seuil de la mystique, qu'il ne franchit pas. C'est pourquoi il nous a paru qu'un nouveau mot, la fois plus général et plus commun au triple plan éthique, psychologique et même religieux, pourrait mieux marquer la singularité de sa position : le mot « miséricorde ». On le rencontre le plus souvent dans des expressions telles que « miséricorde divine », « miséricorde de dieu », « dieu miséricordieux », etc.

*(Vient de paraître, aux Editions « Parole et silence », un ouvrage de Mgr Pierre d'Ornelles intitulé Jean-Paul II et la miséricorde divine).*

Or il serait possible, prenant appui sur le principe rollandien du Matriciel, source originaire et permanente ressource, de le tenir ou de le ramener sur terre, et parler de miséricorde humaine, de miséricorde terrestre – position de l'ici-bas qui vaudrait et exigerait d'être reconnue et pratiquée *hic et nunc*, ici et maintenant. Maintenant, s'il fallait un plus rare et plus singulier argument pour marquer l'originaire gravité d'une pareille voie, nous n'hésiterions pas à produire une fleur biblique, fleur d'écriture, en empruntant à l'hébreu deux expressions ayant même racine : pour désigner la « matrice », l'hébreu emploie le mot « *rehem* », lequel, mis au pluriel, donne « *rahamim* », qui signifie « miséricorde ».

## Compagnons de route Freud et Rolland entre Illusion et Joie

« *Compagnons de route* » est le titre d'un recueil d'essais de Rolland où il traite de différents sujets et auteurs : « Le Poison Idéaliste », Empédocle d'Agrigente (« mon maître de Sicile »), Shakespeare, Goethe, dont il reprend le « *Meurs et deviens* », Spitteler, Lénine, etc. L'expression désigne surtout, avec une connotation péjorative et même infamante, les intellectuels qui, en dépit d'informations accablantes sur les horreurs staliniennes, ont accordé confiance et soutien au stalinisme. Il se trouve que Rolland a été de ceux-là. Il n'est pas dans notre propos d'analyser cette disgracieuse position qui lui a valu disgrâce – et il est possible que, par delà les raisons manifestes et objectives que l'on peut alléguer, une investigation psychanalytique assez fine soit en mesure de dégager de singuliers facteurs inconscients. Si nous reprenons ici l'expression, c'est en lui conservant sa stricte et concrète littéralité, son sens propre – c'est le cas de le dire : Freud et Rolland peuvent figurer à nos yeux, dans une perspective cavalière ou panoramique, deux voyageurs qui avancent de conserve, de compagnie, sur la même route (« la marche, qui monte en lacets », dit Rolland dans *Compagnons de route*), partageant quelques idées-force, dont ils discutent avec amitié et vigueur, engagés dans les mêmes défis, visant des objectifs similaires ancrés dans l'actualité en même temps qu'ayant longue portée.

Ils n'ont pas même allure, et présentent assurément de flagrantes et vives différences en maints domaines (origine, formation, activités, milieu, idéologie, etc.) - nous en avons signalé quelques-unes. Mais il importe, avant tout, de bien voir qu'ils se rencontrent sur certains points cruciaux, sur des principes et valeurs qui sont au pivot de la condition humaine, et qui fonctionnent toujours comme de puissants foyers de réflexion et d'action, singulièrement appropriés pour affron-

ter les rudesses, désastres et promesses de notre temps. Sur la route difficile où ils cheminent, ils nous invitent instamment à les accompagner, ils en désignent les embûches, disposent les indispensables repères, et montrent comment aller de l'avant. On peut, très sommairement, dresser le tableau des principes qui, élus, élaborés et exprimés dans le style « idiosyncrasique » de chacun et avec, il importe de le souligner, un inégal pouvoir d'invention et d'effets, déterminent la démarche commune des deux penseurs et demeurent, en un temps où sévit un sacrement aigu *malaise dans la culture*, de précieuses et sûres ressources.

Le principe de raison est par tous deux posé comme souverain, incontournable (Freud : « il n'y a aucune instance au-dessus de la raison ») ; ils sont rationalistes, fils de la philosophie des Lumières, dont ils se revendiquent, soucieux néanmoins d'apporter les aménagements, compléments et assouplissements qu'imposent les progrès du savoir, et au premier chef de la science, sans majuscule (Rolland : « il se peut que la pente nous ait menés loin de la maison – de la Raison ») . Ils se méfient tous deux des métaphysiques (« corneilles métaphysiciennes », dit Rolland) et idéologies – irrationalisme, mysticisme, mécanisme, matérialisme, idéalisme, toutes formes d'« isme » dont l'écrivain se gausse – qui remettraient en cause le primat de la raison critique.

Celle-ci s'attaque, de façon systématique, irréductible, aux illusions, à l'Illusion, définie comme inhérente à la structure même de la réalité humaine : « Liluli, reine du monde », comme dit Rolland, étend partout son emprise. Illusions, pour Freud, non seulement « les représentations religieuses », mais aussi « les principes qui règlent nos institutions politiques », et « illusion érotique », même, que « les rapports entre les sexes », et illusion que le moi lui-même – et illusions encore, aux yeux de certains chercheurs actuels, que l'espace et le temps ! Main dans la main, Freud et Rolland viennent à nous en destructeurs des illusions. L'humanité étant consommatrice goulue d'illusions, Freud et Rolland font ainsi partie de ces auteurs critiques et analytiques, casseurs d'idées reçues, qui suscitent résistances, rejets, inimitiés, haines, à peine voilés sous des habits neufs tissés de vent mau-

vais.

Pour tous deux se place au tout premier plan l'Amour. On pourrait objecter, à juste titre, qu'il n'y a rien de plus trivial : quoi, l'amour, toujours l'amour, l'amour qui suinte par tous les pores de l'âme, de la société, de la culture, coule à flots des lèvres et regards humides avec les flux d'images et de paroles déversés par les médias. Mais l'analyse aiguë produite par l'un, l'écriture artiste produite par l'autre situent l'Amour, plus valablement qualifié d'Éros, dans des constructions rigoureuses ou émouvantes, qui contribuent à percevoir la condition humaine dans sa fabuleuse et humble splendeur, et dans son « énergétique » (terme par lequel Rolland qualifie son art et qui vaut aussi bien pour la libido freudienne) : Éros éternel, de Freud, en ses élaborations les plus hardies, Éros universel, de Rolland, dans ses compositions et figures poignantes qui enchantent. En agent d'Éros se dresse le Désir, auquel Freud comme Rolland font révérence et référence, l'un s'inclinant, trop bas dit-on, pour en démonter les mécanismes et les instances, l'autre, un peu haut peut-être, pour en monter les décors et en tirer ses stances.

Reste, *dulcis in fundo*, à nommer la si frêle et si indomptable puissance qui donne à ces deux « héros de la culture » (expression quelque peu ironique, qui fut utilisée mal à propos par Freud offrant à Mussolini en 1933, pour complaire à son disciple italien Edoardo Weiss, un exemplaire de son essai *Pourquoi la guerre ?* avec cette dédicace : « De la part d'un vieil homme qui salue dans le Dirigeant le héros de la culture » - allusion, il est vrai, à des fouilles archéologiques encouragées par le Dictateur) leur plus rêveuse séduction : lors même qu'ils traitent - et ils le font sans concession, n'hésitant pas à labourer les plaies - de malheur, déréliction, souffrance, décadence, férocité, « *odor di morte* » (Rolland), ils gardent un regard tourné vers la Joie : Freud a le privilège d'en hériter dans son propre nom, *Freude*, en allemand, « joie », il le préserve et le fait fructifier dans l'avancée, dans l'« enthousiasme », dit-il, de ses recherches, et il parvient, âgé de quatre-vingt ans et dévoré par le cancer de la mâchoire, à tenir des propos tels que : « La vie à mon âge n'est pas facile, mais le printemps est magnifique, et tel est l'amour » ; Rolland en conserve l'é-

clair illuminateur qui l'a frappé, adolescent, à la lecture de *L'Éthique* de Spinoza, il la pratique dans sa double passion pour la musique et l'écriture, et dans son long, érudit et filial accompagnement de Beethoven et de son *Ode à la Joie*.

Il fait donner en force sa *Liluli* et son *Colas Breugnon* contre le rire sale, les ricanailles et les hystériques pavlovisés coulant en niagaras de bêtise et de veulerie des écrans de télévision, et il en appelle - « ô rire de Zarathoustra », « rire d'Éros aux yeux fous » - au « grand Rire vainqueur » qui, par Freud et Rolland « enfants-phares » de Rabelais, continuera d'être « le propre de l'homme ».

\*

\* \*



## Travaux de Roger Dadoun sur Romain Rolland

« Romain Rolland avant 1914 », « Romain Rolland et le Théâtre », in *Histoire littéraire de la France*, t.V, éd. sociales, 1977 ;

« Rolland, Freud et la sensation océanique », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, nov.-déc. 1976 ; republié dans *Espace, Journal des Psychanalystes*, automne 1987, avec un article : « Ciao, ô Océan » ;

« Un vol d'Upanishads au-dessus de Sigmund Freud », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, automne 1980 ;

« Un panhumanisme contre la guerre », avec un texte de Romain Rolland, in revue *Spirales*, février 1981 ;

« Passion et politique », préface à la *Correspondance Panaït Istrati-Romain Rolland, 1919-1935*, Cahiers Panaït Istrati, n°2-3-4, 1987 ; réédition Canevas, 1990 ;

« Une vision panhumaniste », « Le Théâtre de la Révolution », « Les Loups », in *Programme du Théâtre Populaire du Midi, Les Loups*, Nîmes, juillet 1989 ;

« Terreur et non violence ; Rolland, Gandhi et la philosophie de l'*ahimsa* », *Les Temps modernes*, n°527, juin 1990 ; publié en anglais in *The Universality of Man, The Message of Romain Rolland*, Sahitya Akademi, New Delhi, 1990 ;

« L'œuvre théâtrale de Romain Rolland », in *Les Voix*, magazine franco-japonais, Tokyo, n°51, été 1990 ;

« Romain Rolland », in *Célébrations Nationales*, 1994 ;

« Auras rollandiennes », in *Permanence et pluralité de Romain Rolland*, Colloque Clamecy, 22-24 sept. 1994, Conseil général de la Nièvre ;

« L'Inde avec Romain Rolland », in *Cultures en mouvement*, n°6, déc.1997-janv.1998 ;

« A la croisée libertaire : Masson, Péguy, Rolland », in *Emile Masson, prophète et rebelle*, Didier et Marielle Giraud dir., Presses Universitaires de Rennes, mai 2005.

*Contre la haine, l'amitié Hermann Hesse/Romain Rolland*, Léo Scheer, 2003.

Film France 3, textes et scénario, « Romain Rolland », Un siècle d'écrivains, 19 nov. 1997 ;

« Une vie une œuvre : « Romain Rolland l'Européen », France Culture, 10 fév. 2002.